

Études littéraires africaines

OBIANG ESSONO (Fortunat), Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise. Vol. 2 : Maurice Okoumba Nkoghe, Laurent Owondo et Justine Mintsa. Paris : L'Harmattan, coll. Recherche et pédagogie, 2006, 177 p. – ISBN 2-296-02007-0



Karen Ferreira-Meyers

Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035249ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035249ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferreira-Meyers, K. (2008). Compte rendu de [OBIANG ESSONO (Fortunat), Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise. Vol. 2 : Maurice Okoumba Nkoghe, Laurent Owondo et Justine Mintsa. Paris : L'Harmattan, coll. Recherche et pédagogie, 2006, 177 p. – ISBN 2-296-02007-0]. *Études littéraires africaines*, (25), 96–98. <https://doi.org/10.7202/1035249ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comme écrivain, il réussit par sa virtuosité à plaire, à séduire, en jouant sur les registres de langage, et surtout à faire rire sur le Nègre, démontrant que celui-ci n'existe pas. Et pourtant, dit Nimrod, on le reconnaît comme un écrivain nègre. Il y a donc un malentendu sur la réception de Kourouma. Il a certes inventé « le rire africain, féroce ironie exercée aux dépens de soi » (p. 113), et, ce faisant, travaillé au renversement des valeurs nègres, mais dans un registre nihiliste qui se contente de montrer les mensonges grotesques de la parole des dominants. Au bout du compte, Nimrod rejette Kourouma : « les écrivains de ma génération refusent – un refus diffus, implicite, impensé – le modèle kouroumien » (p. 68).

On ne s'attendra pas désormais à ce que les pages qui sont ensuite consacrées à de « jeunes » écrivains africains par le « vieux » Nimrod soient élogieuses. Gaston-Paul Effa, Sami Tchak, Alain Mabanckou, Kangni Alem, Kossi Efoui, et vous tous romanciers africains, encore un effort ! Vous avez un « appétit d'oiseau » (p. 77) en vous cantonnant dans l'héritage kouroumien, montez sur les cimes où souffle l'esprit ! Acceptez d'être « des Français à part entière [qui] n'aspirent qu'au bonheur français : avoir une femme à aimer, un amour à chanter » (p. 70), cessez d'être des « professionnels des résidences d'écriture » qui feignent d'écrire en Afrique (p. 75) et ne font que « blanchir le réel » (p. 90), usez des ressources de la langue pour lui faire dire « un haut degré de l'être – un haut discours » (p. 119).

Nul doute que cette posture hautaine ne heurte aussi bien des lecteurs qui aiment la littérature vivante des jeunes écrivains africains que des écrivains qui revendiquent le droit d'habiter où bon leur semble tout en étant habités par l'Afrique et leur pays.

■ Daniel DELAS

OBIANG ESSONO (FORTUNAT), LES REGISTRES DE LA MODERNITÉ DANS LA LITTÉRATURE GABONAISE. VOL. 2 : MAURICE OKOUMBA NKOGE, LAURENT OWONDO ET JUSTINE MINTSA. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. RECHERCHE ET PÉDAGOGIE, 2006, 177 P. – ISBN 2-296-02007-0.

Ce second volume nous donne une continuation de l'aperçu de la littérature francophone du Gabon entamé dans le premier volume, publié sous le titre *Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise. Vol. 1 : Ferdinand Allogho Oke, Lucie Mba, Auguste Moussirou Mouyama et Ludovic Obiang* (cf. *Études Littéraires Africaines* n°24). Fortunat Obiang Essono (enseignant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Libreville et directeur du Centre de Recherches et d'Études Universitaires Francophones) présente ici trois auteurs gabonais, Maurice Okoumba Nkoghe (poète et romancier), Laurent Owondo (dramaturge et romancier) et Justine Mintsa (romancière).

La première partie de cet ouvrage, intitulée « La Mémoire des Témoins », étudie l'esthétique du romancier Maurice Okoumba Nkoghe. D'après F. Obiang Essono, le discours romanesque de l'auteur de *La Courbe du Soleil* (1993) comporte quatre éléments caractéristiques : « le vécu » (ici entendu comme réalité, pas nécessairement autobiographique), « le narratif » (procé-

dés de la narration), « le rhétorique » (soit le style) et « l'imaginaire » (p. 15). Utilisant des techniques d'analyse littéraire telles que celles proposées par Greimas (schéma actantiel), par Grice (actes du langage) ou celles qui font l'étude du jeu des dialogues (liens entre parole écrite fictive et parole réelle extratextuelle), F. Obiang Essono démontre que le réalisme cru du romancier est au service de l'Histoire et de la mémoire des lieux.

L'auteur défend l'idée que les écrivains africains, en particulier les auteurs gabonais de la post-modernité, prennent une position ferme contre le nihilisme occidental. Les trois auteurs analysés dans ce second volume sont, d'après lui, des exemples forts de cette prise de position : leurs discours développent une « corporéité » individuelle, sociale et historique. C'est dans cette même perspective que F. Obiang Essono aborde le roman de Laurent Owondo, *Au bout du silence*. À partir de l'analyse des symboles, de la métonymie et de la métaphore (les yeux, les noces, le corps, la nuit, la divinité des eaux, le masque, l'ocre et le kaolin), il nous propose une interprétation détaillée du monde de L. Owondo. Cette deuxième partie, intitulée « Historicité et écriture aphoristique dans *Au bout du silence* de Laurent Owondo », est à nos yeux un peu trop longue, si on la compare aux chapitres consacrés aux autres auteurs.

La troisième partie nous propose une analyse du roman *L'Histoire d'Awu* de la romancière Justine Mintsas sous le titre de « L'esthétique du miroir chez Justine Mintsas ». Les réalités du quotidien permettent à l'auteure de représenter les comportements humains, les passions et les émotions dans un style naturaliste à l'image d'un miroir. Basant son étude notamment sur Wunenburg (Philosophie des images), Genette (*Palimpsestes*), Bachelard (*La Poétique de la rêverie*), F. Obiang Essono propose une lecture hyperréaliste mais aussi subjectiviste de l'ouvrage romanesque : « malgré l'excès de ressemblance [...], il y a quand même un travestissement du réel qui bannit la distanciation, parce qu'il consiste à assimiler, à actualiser » (p. 137). L'altérité de la femme et son statut ambivalent dans le monde africain post-colonial donnent à J. Mintsas l'opportunité de passer de l'individuel à l'universel. Ce passage est exemplaire de l'ensemble des écrits gabonais récents, ce que F. Obiang Essono souligne dans la quatrième et dernière partie, « Replis et promesses des modernités gabonaise [sic], en guise de conclusion ». Il conclut ainsi : « En dépit de nos multiples détours – que l'on pense à l'exploration de [sic] moi lyrique – dans la poésie, aux excursions dans les voies du réalisme à travers le *récit-discours* ou bien à la poétique exigeante concernant les mythologies de l'origine et leur inflexion sur le symbolisme, nous postulons une herméneutique littéraire qui n'a jamais renoncé à ce qu'il convient d'appeler l'aimantation philosophique » (p. 167).

Malheureusement, les remarques faites à propos du premier volume valent aussi pour ce second volume (liens insuffisamment explicites entre chapitres et parties ; déséquilibre dans la composition de l'ouvrage, certaines parties étant très détaillées alors que d'autres sont trop vagues et générales ; grand nombre de coquilles et autres fautes d'orthographe et de syntaxe, compliquant la lecture). Les références données en notes de bas de page restent inconsistantes, et leur présentation varie en cours de volume.

La nouvelle littérature gabonaise méritait un ouvrage critique aussi détaillé que celui proposé par Fortunat Obiang Essono. Le nombre élevé d'erreurs formelles (références, coquilles, phrases incompréhensibles) nuit à son impact, mais il n'en reste pas moins que cette critique fait découvrir cette littérature émergente et les thèses de F. Obiang Essono qui identifie la littérarité gabonaise comme une littérarité où l'identité du soi ne cesse d'être re-figurée et préfigurée « par toutes les fictions que le sujet raconte à l'Autre sur lui-même, ou se raconte à lui-même sur l'Autre » (p. 11-12). C'est en cela que cette littérature rompt en quelque sorte avec certaines modernités et post-modernités occidentales.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

SOB (JEAN), *L'IMPÉRATIF ROMANESQUE DE BOUBACAR BORIS DIOP*. IVRY-SUR-SEINE : ÉDITIONS A3, REVUE *NOUVELLES DU SUD*, 2007, 249 p. – ISBN 2-84436-130-7.

Si la qualité esthétique novatrice de l'écriture de Boubacar Boris Diop a été reconnue de manière générale, l'œuvre a été le plus souvent approchée à partir d'un axe uniquement thématique, voire politico-idéologique. Jean Sob, critique littéraire camerounais, nous offre à présent la première monographie sur cet auteur sénégalais exceptionnel. Tout en rendant compte de l'ancrage historique et du fondement idéologique de l'œuvre de B.B. Diop, il s'intéresse avant tout à l'étude de la forme textuelle et des procédés esthétiques, afin de révéler « l'arrière-pensée esthétique » (p. 11) d'une œuvre romanesque qui brille par ses narrations superposées, ses jeux avec les conventions littéraires, ses méta-, intra- et intertextualité prononcées. L'étude ayant été achevée avant la parution du dernier roman (*Kaveena*, 2006), J. Sob analyse les cinq romans de langue française publiés entre 1981 et 2000 et fait des incursions dans *Doomi golo* (2002), premier roman wolofophone de B.B. Diop. Sa thèse principale est que la méthode sous-jacente de l'écrivain consiste à se servir systématiquement du récit parodique, ce qui détourne finalement le genre romanesque vers l'anti-roman.

Dans la première partie, J. Sob questionne « Les racines socio-historiques du récit parodique » selon une approche sociocritique. Il montre comment les trois premiers romans de B.B. Diop sont ancrés dans l'histoire sénégalaise d'après l'Indépendance, avec ses luttes idéologiques que l'écrivain expose sans militantisme ni solutions suggérées. B.B. Diop fait partie de la génération des intellectuels désillusionnés face aux nouveaux régimes. De l'engagement politique, il est passé à la littérature où « [d]un roman à l'autre, son œuvre nous promène d'une tombe à l'autre au cimetière de ses espoirs et de ses rêves » (p. 31). Le génocide rwandais de 1994 a provoqué une rupture dans son œuvre : les deux romans qui suivent s'inscrivent dans l'actualité brûlante du continent africain ; par ailleurs, dans *Murambi* (2000), où B.B. Diop cherche les mots pour dire l'horreur, il renonce aux expérimentations esthétiques ; enfin, le choc rwandais l'a amené à l'écriture en wolof.